

La mort du futur

Fernand Ouellette

Volume 18, numéro 6 (108), novembre–décembre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1976). La mort du futur. *Liberté*, 18(6), 155–158.

Chroniques

en toute liberté

LA MORT DU FUTUR

Aujourd'hui, le futur ne nous paraît pas moins irréel que l'éternité.

Octavio Paz

A considérer la régression de la liberté, la haine de l'homme dans la plupart des pays du monde, on en vient à croire qu'il n'y a plus que deux « classes » : les généraux-policiers et les autres ; une seule « idéologie » : *l'anti-changement*.

Quelle signification, sinon désuète, « moderne », peuvent bien avoir les concepts de « prolétariat » et de « bourgeoisie » dans une société où l'Etat écrase toute personne indifféremment, tolère les commandos-policiers de la mort, prend prétexte d'un opposant idéologique d'où qu'il vienne (lui donnant toujours le masque du déviationniste ou du révolutionnaire selon qu'il apparaît à l'Est ou à l'Ouest), et s'en prend finalement à n'importe quel individu dans la rue. (On a même vu, ici au Canada, l'arbitraire des arrestations durant les événements d'octobre 1970.) Dans cette loterie impitoyable, ce n'est plus la « classe » mais l'idéologie progressiste, moteur de l'Occident actuel, dit-on, qui est pourchassée dans tout ennemi possible.

Nous sommes les témoins d'une aversion viscérale de l'idéologie qui s'identifie au *changement*, à la *critique*. Tout l'effort de la droite consiste à fixer le temps en fermant temporairement le *futur*, en le condamnant. Elle s'attaque aux multiples facteurs de changement sur les divers plans socio-politico-économiques, aussi bien qu'aux idéologies prométhéennes qui se fondent sur la notion de changement, c'est-à-dire sur la notion de « modernité » telle que perçue par notre civilisation. Autant l'idéologie du changement s'en était prise, dès le dix-huitième siècle, à l'intensité tragique de l'instant, où le sort de l'individu se jouait, pour lui substituer une humanité en progrès perpétuel où la tragédie de l'homme n'est plus qu'un accident dans l'ébullition gigantesque des contradictions de l'histoire ; autant le besoin d'une cassure du progrès et du changement surgit dans l'histoire linéaire, en projetant son essoufflement, comme l'irruption d'une force (ombre du christianisme ayant brisé le temps circulaire, le *cycle de l'éternel retour* ; de là la tentation de s'y identifier, de s'en faire un nouveau porte-parole) qui tente d'interrompre brusquement le *cycle de l'éternel futur* auquel les idéologies progressistes nous avaient enchaînés.

Certes une manifestation aussi générale, aussi brutale de l'*anti-changement* ne peut émerger, au début, qu'à travers un chaos, une terreur universelle. Et puisque la terreur se conçoit avant tout comme une opération chirurgicale d'urgence (propos de Pinochet), elle ne peut être qu'aveugle, inhumaine et cruelle. Elle ne s'intéresse qu'à la peur qu'elle suscite, passe comme un ouragan, arrache tout ce qui n'a pas la souplesse du roseau : elle règne, n'est efficace, que si les hommes se figent, deviennent aveugles et muets, bref ! s'immobilisent en lui permettant de consolider son pouvoir. Ainsi tout homme devient un *politico* en puissance, puisque tout homme est un être de *désir*. En ce temps d'extinction (où la pollution, le déséquilibre écologique ne sont que les signes les plus matériels) l'Etat fasciste n'a cure des nuances.

Si bien que d'entendre parler de « lutte des classes », à notre époque, donne l'impression de remonter le temps, de retourner à des concepts d'une civilisation mourante : celle qui était obsédée par le futur indéfiniment éloigné. Ces con-

cepts, alors, semblaient clairs, sinon dans la *praxis*, du moins en bonne théorie orthodoxe dans les groupes de la gauche d'Occident. Sont-elles encore prégnantes ces notions dans une humanité qui sécrète la *terreur*, la *tyrannie* comme une façon d'arrêter le temps, de fustiger le futur ? Nul n'a la possibilité de prendre à la légère l'immense ressac de la droite que subit notre humanité. Il est trop général pour n'avoir pas de signification grave quant à la conception que les hommes auront demain du temps et de l'histoire. Le futur a tellement polarisé notre civilisation qu'il est devenu nécessaire de repenser le passé et le présent pour survivre. Il est probable que nous ne puissions privilégier aucun élément de la triade temporelle. Cette mise entre parenthèses du *futur*, après celle du passé, devrait nous pousser à la réflexion et au ralentissement de l'action. Or les poètes n'ont-ils pas annoncé un besoin irrépressible de contemplation, de revivification de l'originel ? La poésie, ou l'art véritable, n'est-elle pas une tentative d'unifier la triade du temps ? N'agirait-elle pas souterrainement pour redonner au temps (passé-présent-futur) sa densité vive et le rendre indissociable des actes de chaque individu ?

Chose certaine, il n'y a plus que le Pouvoir et ses ennemis. Il n'y a plus que de l'*anti-changement* qui s'organise, et cela même dans les sociétés dites révolutionnaires dont l'idéologie, à l'origine, s'est fondée sur le progrès et les contradictions de l'histoire.

Cela n'a pas encore de nom. *Cela* massacre et torture. *Cela* est hideusement inhumain. *Cela* couvre la terre par multiplication comme des cellules cancéreuses.

Quels sont nos recours vitaux ? Les concepts socio-politiques ? Mais qui ne sent que nous étouffons sous les concepts et la négation des concepts les uns par les autres ? Qui ne voit que nous mourons de ne plus pouvoir *identifier*, du refus de l'identité ; que nous mourons de rêver un « temps qui n'existe pas » (Octavio Paz) ? La « rupture continue » (dont Picasso sur le plan de l'art est l'incarnation) nous étrangle. Mais l'*anti-changement*, l'immobilisme, n'est pas de la vie. Comment remplacer ces Etats de mort, ces généraux, ces policiers ? Comment affronter à nouveau le présent, le désir et la mort ? Sentir le présent ainsi qu'une condensation

du passé et un producteur de futur ? Bref, comme l'instant par excellence de l'acte exemplaire de l'homme ? Sans cette possibilité nous continuerons à crever d'ennui, asphyxiés par nos désirs, fascinés par l'écart et la transgression, victimes de l'immense machine de torture et de mort que les gouvernements mettent en place. En faut-il autant pour éteindre le désir pervers, le temps qui s'enracine dans ce qui n'existe pas ? (Hier même l'homme réussissait parfaitement à sacrifier à la fois l'individu et le présent pour ce temps sans existence.)

Aujourd'hui, notre tâche consiste à réconcilier le désir et le présent, un désir nourri par un présent où rien ne sera méprisé, avili, comme s'il n'était qu'une transition, un outil de l'idéologie utopiste. Demeurent un présent unique, un individu unique. La conception du changement, du progrès, aussi bien que la conscience critique, sont condamnées si elles se vouent au seul futur...

Le futur *isolé* est mort.

FERNAND OUELLETTE